Karev Yury
Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside. Histoire politique et sociale,

Paris, Association pour l'avancement des études iraniennes,
2015, 372 p.
ISBN 978-2-910640-41-5

L'ouvrage comporte une introduction, 3 cartes, 6 chapitres, une conclusion et 2 index (des noms de personnes et géographiques). La bibliographie, fort riche, en début d'ouvrage, intègre largement les travaux russophones, essentiellement des années 1950 et 1970 aux années 2010.

Cette étude s'inscrit dans le prolongement de la thèse de l'auteur (*Le palais du VIIIe siècle à Samarkand dans le contexte de l'architecture palatiale préislamique et des premiers temps de l'Islam. Essai d'interprétation historique*, université de Moscou et EPHE Paris, 1999, non publiée). Elle « vise à restituer de manière détaillée l'histoire politique et sociale du Mā'warā'annahr [Transoxiane], en portant une attention particulière au plus grand centre urbain situé au nord du fleuve Āmū Daryā, Samarqand, la capitale de la région du Sughd (Sogdiane) [...] entre le début de la révolution abbasside (747) et le début de l'époque samanide (les années 820) » (p. 27). Yury Karev s'efforce de restituer la chronologie fine des événements qui, après la période de conquête et de colonisation sous les Omeyyades, mène progressivement à la constitution d'États indépendants dans cette région orientale du *Dār al-islām*. L'étude intègre aussi une analyse sociale portant sur l'évolution des élites anciennes et nouvelles et des colons musulmans, et sur leurs réactions à l'étatisation du système de contrôle des territoires colonisés et à l'islamisation. Par ailleurs, il est fort stimulant d'avoir intégré à cette étude, dans une démarche multi-scalaire, la politique – et ses enjeux – de trois forces principales (p. 29), à savoir les autorités abbassides locales et centrales, les royaumes soumis ou autonomes, et les rivaux extérieurs (Tang ou Turcs).

Le premier chapitre est consacré à « la révolution 'abbāsside et la politique d'Abū Muslim au Māwarā'annahr » (86 pages). L'évolution des rapports de force entre Arabes, Chinois de la dynastie Tang, Turcs et autres habitants de la région est passée au crible dans toutes ses variations, tout comme la question de la loyauté des uns par rapport aux autres. La façon dont les Abbassides s'appuient d'abord sur les rois locaux avant de faire appel aux nobles comme intermédiaires est évoquée à travers la question de l'accès au *dīwān* (registre d'État, p. 91-92). Le rapport des protagonistes à la pratique de la guerre, notamment vers l'est, nourrit d'intéressantes réflexions, en particulier à propos d'Abū Muslim (p. 88-89). Les hypothèses de Yury Karev sur le rôle de ce dernier dans l'expansion des territoires abbassides dans les années 751-752 face aux nomades, vers, et non contre les Chinois (p. 99-105) constituent des pistes intéressantes de réflexion. Puis un long passage étayé de nombreuses illustrations éclaire le programme de constructions d'Abū Muslim dans la région de Samarkand et au-delà, grâce aux fouilles réalisées par l'auteur lui-même sur le palais dans les années 1990 et 2000 et dans le prolongement des travaux des archéologues russophones du XXe siècle.

Le deuxième chapitre (33 pages) porte sur « l'affermissement du pouvoir 'abbāsside » pendant la période entre Abū Muslim et al-Muqanna. L'auteur étudie le sort des gouverneurs qui succèdent à Abū Muslim et leurs rapports au pouvoir abbasside. Plusieurs aspects de la politique menée au Khorasan sont abordés : lutte contre les révoltes, projets avortés d'expansion vers l'Est, évolution de la frappe monétaire, relations avec la Chine et engagement d'Arabes – pro ou anti-Abbassides ? – par les Tang. La colonisation arabe, le double jeu des rois locaux, entre Abbassides et Chinois (p. 139-141), et les tentations autonomistes de certains gouverneurs arabes, qui s'appuient sur des constructions idéologiques pour justifier leurs révoltes, sont également évoqués. Y. Karev souligne la persistance de contacts diplomatiques abbassides avec la Chine, au moins jusqu'à la fin du VIIIe siècle, alors que les ambassades vers l'est, de la part des royaumes de Transoxiane, cessent plus tôt (p. 159).

Le troisième chapitre (72 pages) est consacré au « mouvement messianique » (p. 161) de Hāshim b. Ḥakīm al-Muqanna' – « le voilé ». L'auteur montre en quoi les nouvelles idées religieuses, venues en l'occurrence du Khorasan, ont été importées en Sogdiane dans les années 760-770. Après avoir retracé l'histoire politique et la chronologie du mouvement (p. 162-207) jusqu'à l'exécution d'al-Muqanna' en 780, il analyse le contexte social et les « forces motrices de la révolte » (p. 207-231). Al-Muqanna', autodidacte originaire d'une famille iranophone modeste de Balkh, convertie à l'islam, parvient à des postes importants après la révolution abbasside. Il prétendit être d'abord un prophète, puis l'incarnation de la divinité, tout en défendant des « préceptes religieux assez allégés » dans la continuité des mouvements pré-islamiques (p. 162-165). Yury Karev évoque le succès de la propagande d'al-Muqanna' et l'apparition de premiers groupes d'adeptes, principalement dans les localités petites et moyennes, groupes qui pillent, en particulier, les usagers des routes. Après s'être réfugié en Transoxiane vers 775, il entreprit la

BCAI 31 (2017) Karev Yury: Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside. Histoire politique et sociale., recensé par Camille Rhoné-Quer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

conquête militaire des environs à partir de sa forteresse de Kishsh, les autorités musulmanes locales ne parvenant pas à rétablir l'ordre avant 776. Le calife al-Mahdī décida alors d'envoyer des forces armées en renfort : Y. Karev propose d'intéressantes analyses du contenu des divers manuscrits des textes de Bal'amī (p. 171 sqq.) et de Narshakhī (p. 176) et il décrit les diverses campagnes lancées contre les muqanniens. L'auteur montre comment « l'insurrection fit ressurgir tous les problèmes non résolus par les autorités musulmanes » (p. 207). Certes, les grandes villes – au premier rang desquelles Samarkand et Boukhara – opposèrent une résistance farouche au mouvement d'al-Muqanna', mais la société locale était divisée au sujet de ce dernier. On retrouve la même disparité en termes de soutien ou de résistance dans des localités secondaires, par exemple entre Nakhshab et Kishsh. Enfin, les villes et villages de Transoxiane centrale étaient soumis à une emprise bien plus forte du leader charismatique, emprise souvent relayée par les *dihqān*-s – avec lesquels il avait des liens matrimoniaux – qui encadraient les ressources en main d'œuvre militaire. L'impact des bouleversements liés à la conquête arabo-musulmane et à l'islamisation aurait fortement contribué au succès de la doctrine muqannienne. Yury Karev s'intéresse également à l'identité des commandants des troupes d'al-Muqanna', dont des éléments « déclassés », d'(ex-)musulmans de Transoxiane et des nobles sogdiens de premier et de second rang (p. 213 sqq.). À l'inverse des Arabes, « les Turcs jouèrent un rôle majeur dans l'histoire de la révolte » (p. 225).

Dans le quatrième chapitre (38 pages) est évoquée la période postérieure, avant l'époque de Rāfi' b. Layth. Il s'agit essentiellement d'une étude des divers gouverneurs du Khorasan, de leur politique – fiscalité, gestion des ressources en eau, construction de murailles dans les oasis, recrutement de troupes envoyées en Asie mineure, relations avec les Turcs, etc. – et de leurs rapports aux Abbassides. Sont également abordées les relations qu'entretiennent les califes avec les rois locaux d'Orient, dont ceux qui ne se soumirent jamais au pouvoir califal et étaient exposés aux campagnes de *ghazw* musulman (p. 239), dans le dernier quart du VIIIe siècle. Il semble que ce soit à cette période, plus précisément en 798, qu'arrive la dernière ambassade abbasside en Chine (p. 264).

Le cinquième chapitre (46 pages) est consacré à l'insurrection de Rāfi' b. Layth (806-809), sur le modèle du chapitre portant sur al-Muqanna' – histoire et chronologie de la révolte, puis étude de ses « forces motrices ». Yury Karev considère que cet épisode « s'inscrit avant tout dans l'histoire interne du califat 'abbāsside » (p. 271). Il l'associe aux tendances centrifuges accompagnant la formation de nouvelles élites dirigeantes à la périphérie de l'empire. Rāfi', petit-fils du dernier gouverneur omeyyade du Khorasan, Naṣr b. Sayyār, et fils du gouverneur de Boukhara, s'appuie sur son appartenance à l'élite arabe de vieille souche pour s'affirmer (p. 274). Après son humiliation publique sur ordre du calife Hārūn al-Rashīd, peut-être pour une histoire mêlant intrigue amoureuse et conversion, Rāfi' se serait révolté en encourageant le mécontentement de la population – arabe et non arabe – du Khorasan face aux abus perpétrés par le gouverneur de la province depuis une dizaine d'années. Toutefois, d'autres versions sont données par les sources pour expliquer l'insurrection (p. 278-279). Les différentes phases de cette dernière sont détaillées. Yury Karev propose aussi des hypothèses sur le fonctionnement de « l'État » et l'idéologie de Rāfi' b. Layth afin de les comparer à ceux d'al-Muqanna' (p. 293 sqq.). La révolte de Rāfi', « le *dihqān* des Arabes » (p. 313), fut soutenue avant tout parmi les citadins, particulièrement les élites musulmanes, et peut-être parmi les représentants de l'ancienne noblesse sogdienne (« *dihqān*-s locaux, mis à l'écart du gouvernement depuis plusieurs décennies », p. 303). L'auteur analyse ensuite l'attitude des divers groupes turcs, ouïghours en particulier, en reprenant les données et débats historiographiques concernant l'inscription de Qarabalghasun (p. 304-313). Y. Karev affirme par exemple : « Aucun élément ne nous permet de voir [dans cette inscription] une tentative du *khāqān* [ouïghour] de prendre le rebelle sous sa protection. La seule chose que l'on sait, c'est que Rāfi' avait établi des contacts avec les Tughuzghuz/Ouïghours » (p. 312). Par ailleurs, les rivalités entre divers groupes turcs et tibétains eurent un impact sur les relations – alliances, etc. – de ces derniers avec Rāfi' b. Layth.

Le sixième chapitre (28 pages) étudie la période allant jusqu'à l'arrivée des Samanides au pouvoir. La politique des gouverneurs abbassides dans la région suite à la reddition de Rāfi' b. Layth est très peu documentée par les sources. En revanche, on sait que pendant les années 810, l'émir – et futur calife – al-Ma'mūn confia la gestion des affaires gouvernementales des provinces orientales aux représentants des élites locales islamisées du Khorasan (p. 320). La Transoxiane, d'abord gérée sous forme d'un gouvernorat créé en 809 et placé sous la tutelle du gouverneur du Khorasan, obtint un statut administratif indépendant dès 819. De récentes découvertes numismatiques permettent d'éclairer un peu l'histoire, très mal connue, des gouverneurs de Transoxiane à cette époque (p. 322). Quoi qu'il en soit, Y. Karev affirme que « les Sāmānides arrivèrent sur un terrain préparé depuis une bonne dizaine d'années » (p. 323). Les campagnes militaires menées à l'est

BCAI 31 (2017) Karev Yury: Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside. Histoire politique et sociale., recensé par Camille Rhoné-Quer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

après l'affermissement d'al-Ma'mūn au califat, face à son frère al-Amīn, dans les années 810 sont ensuite évoquées. Ces campagnes permirent à al-Ma'mūn de réactiver le jihad califal, de soumettre les rois locaux désobéissants et de s'affirmer face aux chefs nomades, sans mener pour autant une politique aussi répressive et prédatrice que sous les Omeyyades et Abū Muslim (p. 332). La tendance est en effet désormais à l'établissement de rapports plus favorables avec les élites et populations locales, en proposant notamment à la noblesse de s'enrôler dans l'armée califale et d'accéder ainsi au « système de redistribution des revenus de la communauté musulmane en récompense de leur service […] dans un contexte où la Chine […] ne proposait plus de débouchés alternatifs » (p. 335). Enfin, Y. Karev compare l'évolution de deux anciennes familles royales de Transoxiane, les *ikhshīd*-s de Sogdiane et les *bukhārākhudāt*-s de Boukhara, dans la seconde moitié du VIIIe et la première moitié du IXe siècle, période à laquelle ces anciennes familles se convertirent à l'islam, ce qui favorisa « la propagation des normes juridiques et religieuses de l'islam au sein de la société locale » (p. 336).

Tout au long de cet ouvrage, Yury Karev mobilise les données des sources arabes et persanes, mais aussi chinoises (en particulier sur le déroulement de la bataille dite de Ṭarāz/Talas, p. 62-77, ou encore sur les échanges d'ambassades avec les puissances voisines, par ex. p. 85, 92-93, 104 sqq., 132-138, 146, 150, 157, 264). Les apports de la numismatique (ex. : p. 82-83, 131, 150-151 sqq., 217-219, 321 sqq.) et de l'archéologie (p. 90, 110-126) sont également intégrés à la démonstration.

De nombreux passages reposent parfois sur des suppositions plus ou moins convaincantes à propos du contexte, du calendrier des événements, ou encore de la nature des relations entre les divers acteurs évoqués (p. 82, 86, 93, 101), ce que souligne plus encore l'emploi très fréquent d'expressions telles que « On a toutes les raisons de supposer », « on peut supposer que », « on peut penser que », « il est fort possible que », « peut-être », « il n'est pas à exclure » (p. 89, 90, 102, 105, 109, 132-133, 136-138, 146, 148, 150, 159, 163, 169, 173, 175 etc.). Certaines pages comptent jusqu'à quatre hypothèses ou suppositions (p. 105, 109, 137, 148). De même, Yury Karev écrit : « On ne sait quasiment rien sur l'organisation interne de « l'État » de Rāfi' [b. Layṯ]. Il est néanmoins possible de faire des suggestions générales, tout en gardant à l'esprit leur caractère très hypothétique » (p. 293). On regrette également que le passage consacré par exemple à la réactivation du jihad par Abū Muslim (p. 89 sq.) ne repose sur aucune citation de source et qu'il ne renvoie à aucun des travaux majeurs sur cette vaste thématique, tels les ouvrages d'A. Morabia (*Le Ǧihâd dans l'Islam médiéval*, A. Michel, 1993) ou de M. Bonner (*Le jihad : origines, interprétations, combats*, Téraèdre, 2004). De même, le dernier chapitre, évoquant l'arrivée au pouvoir des Samanides, aurait pu mentionner la thèse de Luke Treadwell qui, bien qu'inédite – le manuscrit est accessible à Oxford – fait toujours référence sur cette dynastie. La bibliographie omet également, par exemple, les traductions de Bayhaqī et de Gardīzī (partielle) par C. E. Bosworth. On regrette enfin l'absence d'index thématique, qui eût pourtant permis de faciliter la recherche sur le rôle respectif des peuples, des groupes (clans, tribus, etc.). Une table des illustrations eût aussi été appréciable.

Ces quelques remarques n'enlèvent rien au fait que l'étude de Yury Karev est extrêmement riche et dense. Bien que de nombreux aspects soient hypothétiques, l'auteur propose de multiples pistes de réflexion et d'interprétation des sources. Il se propose d'éclairer une période qui, bien que fondatrice, demeure fort mal documentée. En cela, on ne peut qu'apprécier la mobilisation des données des travaux archéologiques en complément des textes arabes et persans. Surtout, l'apport des sources chinoises est fondamental pour les historiens de l'Islam médiéval auxquels elles étaient jusqu'alors très difficilement et partiellement accessibles.

Camille Rhoné-Quer
Aix-Marseille Université

Non-auteur

BCAI 31 (2017) Karev Yury: Samarqand et le Sughd à l'époque 'abbāsside. Histoire politique et sociale., recensé par Camille Rhoné-Quer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net